

# AUX SOURCES

## DU COURS NOTRE-DAME DE FRANCE

### AVEC MARIE PILA



**Conférence de Claude ESCALLIER**  
**16 octobre 2014**



**AUX SOURCES DU COURS NOTRE-DAME DE FRANCE  
AVEC MARIE PILA**

Ce soir, j'aimerais vous inviter à faire un petit pèlerinage aux sources du Cours Notre-Dame de France : c'est une démarche qu'il est important de faire ensemble de temps en temps pour mieux connaître nos origines, savoir d'où nous venons et où nous allons. Car le Cours Notre-Dame de France, c'est une histoire vivante qui continue à s'écrire et qui s'enracine dans un esprit, animé par un souffle que l'on retrouve à chacune de ses étapes. Dans 5 ans à peine, le Cours aura 100 ans : il s'est développé, s'est adapté, a innové mais il est resté lui-même, il a le même esprit. Ces dernières années, nous avons fait du neuf, pour ainsi dire, mais tout éducateur sait bien que, pour faire du neuf justement, il faut retrouver ses racines les plus profondes et bien connaître le roc sur lequel la maison a été bâtie.

Notre roc, ce n'est pas seulement le lieu escarpé et singulier que nous venons de gravir pour nous retrouver mais bien sûr, tout d'abord, le rocher de ND de la Garde qui, elle aussi rénovée et tout illuminée ce soir, nous regarde et nous tend son Fils, le Christ, Celui qui est pour nous le Chemin, la Vérité et la Vie. Autre rocher, celui de ND de France au Puy en Velay, qui, au lendemain de la 1<sup>ere</sup> guerre mondiale, a donné son nom à notre école. Sans compter Notre-Dame de Vie dont le Cours deviendra le berceau et qui se développera par la suite, intimement uni à elle. C'est dire combien la Vierge toute sainte veille mystérieusement, maternellement, sur chacun des enfants du Cours, leurs familles et tous ceux qui y travaillent, à un titre ou à un autre. Elle a veillé sur sa croissance, avec ou sans miracles éclatants, et feuilleter avec vous l'album du Cours nous invite à entendre l'appel à la reconnaissance pour ce qu'il a été, pour ce qu'il est maintenant, et en même temps, un appel à une fidélité renouvelée à

son esprit qui veut vivre et continuer à s'incarner au fil du temps, en dépit du changement d'époque.

Je ne vais pas faire un va et vient continu entre ce qu'était le Cours il y a 95, 50 ou 20 ans et ce qu'il est maintenant : je pense que vous en déduirez vous-même la belle continuité, qui en fait toute la richesse, mais avant de préparer cet échange, j'ai tout de même tapé sur Google « *Cours Notre-Dame de France* ». J'y ai alors retrouvé les mots-clés qui, de la maternelle au Lycée, ou pour reprendre une expression du site, « du bac à sable au bac à lauréats », jalonnent l'éducation que le Cours voudrait proposer à tous ceux qui y passent. Je les cite sans ordre : Vivre ensemble, réfléchir, me connaître, découvrir le sens de ma vie, me construire à la lumière de Jésus Christ. Confiance, joie, liberté, recherche de la vérité, respect, culture, intériorité... Et bien sûr, le sommet de l'année sous le regard de la Vierge, la fête du 8 décembre qui marque chaque enfant, sans exception, et dont le souvenir rappelle aux anciennes (aux anciens, faut-il dire maintenant) la grâce indéfectible de leur filiation divine.

L'histoire du Cours Notre-Dame de France, elle commence aussi avec Marie Pila qui en est la figure de proue, elle se développe avec elle et elle continue dans sa grâce d'éducatrice, de femme et de mère : car elle fut avant tout éducatrice de l'amour... Nous fêtons cette année les 40 ans de sa mort ou plutôt de sa naissance au Ciel. Elle est bien le modèle de l'éducation que nous voudrions donner à vos enfants, elle a, pour ainsi dire, prolongé la maternité de la sainte Vierge, selon l'idéal de Notre-Dame de Vie, et c'est donc dans son sillage que nous allons maintenant tourner ensemble quelques pages du livre du Cours Notre-Dame de France.

### **LA FONDATION DU COURS N.D.DE FRANCE**

Marie Pila est née à Orange en 1896. Ses parents sont plus tard venus s'installer à Marseille pour l'éducation de leurs enfants et Marie est alors entrée au Pensionnat Saint Charles où elle s'est liée d'une profonde amitié avec

Germaine Romieu. Grande et belle, son regard profond et quelque peu lointain reflète des aspirations qu'il ne sera sans doute pas facile de combler. C'est une silencieuse et une passionnée ; elle aime le théâtre, la musique, la littérature et aurait bien voulu entrer au conservatoire de musique, chant et art dramatique ; mais elle a un oncle chanoine, chapelain de ND de la Garde, qui, évidemment, ne veut pas entendre parler d'un tel avenir pour sa nièce ! Une amie de sa grand-mère lui parle alors de la Directrice d'un Cours d'enseignement, rue Sylvabelle, qui, âgée, souhaite passer la main : Marie pourrait lui succéder à condition d'aller continuer ses études à Paris, à l'école normale libre Sainte-Marie de Neuilly dont elle apprécie beaucoup la formation pédagogique.

Marie accepte et 'monte' à Paris à l'automne 1914. Entre l'histoire, les lettres classiques et la philosophie, elle choisit la philosophie, poussée par son ardent désir de vérité. Parallèlement à sa préparation au baccalauréat, elle va suivre quelques cours de philosophie en Sorbonne et prend contact avec la pensée de Bergson ; les grands mystiques auxquels le philosophe se réfère comme témoins de l'Esprit l'attirent de plus en plus : ils creusent en elle l'appel de l'Absolu.

Elle y fait la connaissance de Jeanne Grousset, un esprit large et ouvert, avec laquelle elle échange beaucoup.

L'amie de sa grand-mère ne l'a pas oubliée... mais lorsque, à la rentrée 1917, Marie se présente pour prendre la succession de la directrice du Cours Sainte-Marthe dont on lui avait parlé, le comité directeur déclare qu'à vingt-et-un ans, elle est encore beaucoup trop jeune pour une telle fonction ! Il est entendu que la directrice restera un an de plus que prévu et cédera sa place l'année suivante. Marie Pila est alors simplement chargée de la classe de quatrième : elle s'y révèle d'emblée une éducatrice hors-pair et d'une grande proximité avec ses élèves.

Une ancienne élève de cette classe de 4<sup>e</sup> témoigne : « *Nous étions une vingtaine d'élèves. Nous la considérions comme quelqu'un d'extraordinaire et nous avons beaucoup d'admiration pour elle. Sa compétence professionnelle et*

*sa valeur pédagogique étaient excellentes. Elle savait expliquer ; elle savait comment prendre les élèves. Elle était éducatrice parce qu'elle nous aimait. »*  
Nous y reviendrons.

Au terme de la première année scolaire, cependant, on nomme une autre directrice... La trop jeune philosophe décide alors, avec Germaine Romieu, son amie d'enfance, une scientifique, et Jeanne Grousset, qui vient de terminer sa licence de Lettres à Paris, d'ouvrir, pour l'année suivante, leur propre Cours d'éducation secondaire. Il sera, à Marseille, le premier à préparer les jeunes filles au baccalauréat dans l'enseignement privé. Il se trouvait au 299 rue Paradis, à l'angle de la rue Fargès.

Et voilà : les 3 matières principales étant couvertes, elles ouvrent le Cours Notre-Dame de France le 11 octobre 1919 avec une quarantaine d'élèves ; à l'époque, le 11 octobre, on fêtait la maternité de la Vierge... S'il n'y avait pas la quantité, il dut y avoir la qualité car l'année suivante, c'est le Cours sainte Marthe lui-même qui les appelle à la rescousse. Il est obligé de prendre les 3 directrices ensemble car elles ne veulent pas se séparer. D'ailleurs, les 40 élèves, non plus, ne veulent pas les quitter et toutes les suivront. Je vous passe les vives discussions provoquées par le nom : Ste Marthe ou Notre-Dame de France ? Bon, elles ont gain de cause et toutes 3 continuent à diriger ensemble le Cours Notre-Dame de France à la rue Sylvabelle : *« Le Cours, c'était la joie de vivre et d'apprendre. Nous étions heureuses, épanouies. La note caractéristique en était un grand respect de la liberté de chacune [...]. Les trois directrices étaient très unies, bien que d'origine sociale et géographique différentes. Leurs tempéraments non plus ne se ressemblaient guère. Mademoiselle Romieu était la plus effacée. Mademoiselle Grousset avait un caractère bouillant, dynamique ; elle était toujours prête à prendre les devants et à mener l'offensive lorsque quelque chose n'allait pas avec les élèves. Mademoiselle Pila était plus réservée, plus nuancée, plus douce aussi ; paradoxalement, elle ressortait davantage parce qu'on percevait en elle un grand équilibre. »* (Témoignage d'une ancienne)

Elles y restent 7 ans, jusqu'en 1927. Mais cette année-là, le bail de l'immeuble expire et la Société des Charbonnages qui était propriétaire décide de reprendre les bureaux pour y installer ses locaux. Les directrices passent leurs vacances à chercher un autre local jusqu'à ce qu'elles entendent parler d'une ancienne bonneterie désaffectée, perchée sur le rocher entre le Bd Vauban et la rue Breteuil, avec en prime, 85 marches à monter entre les 2 entrées ! Où étaient donc les larges escaliers en bois vernis, les planchers marquetés, les plafonds aux belles poutres de la rue Sylvabelle ? Mais en abandonnant ses riches livrées pour gravir les hauteurs, le Cours n'a pas perdu son âme. Dans ce pauvre lieu que s'était choisi ND de France, placée à l'entrée du préau, la période la plus féconde du Cours allait commencer...

Monsieur l'Abbé Pourtal, nouveau vicaire à la paroisse Saint Joseph, célèbre la messe de rentrée. Toutes les élèves répondent présentes. Et la vie continue, avec la devise qu'on écrivait en haut de chaque devoir : "*Joyeuseté compaigne de sapience.* » Oui, la joie est déjà partie intégrante de l'atmosphère de la maison.

L'aventure du Cours n'est pourtant pas terminée car l'année suivante (1928), tout ce petit monde ne peut rester sur place qu'à condition que le local de cette ancienne bonneterie, qui avait été loué en hâte pour un an, ne soit dûment acheté. Les 3 directrices ne peuvent assumer la dépense et prennent, à contrecœur, la décision de fermer le Cours pour s'engager ailleurs. Elles envoient une circulaire aux parents et font leurs bagages. Mais voilà que Monsieur l'abbé Pourtal se fait l'instrument de la sainte Vierge pour sauver le Cours ! En effet, désolé à la pensée que le Cours ferme ses portes, il décide de faire le tour de plusieurs familles de la ville en leur demandant de constituer la « Société immobilière de la rue Breteuil ». Tous répondent volontiers à son appel, dont, je crois, les grands parents de certains d'entre vous, et le 12 septembre, jour du Saint Nom de Marie, le Cours Notre-Dame de France est sauvé : joie et action de grâce de tout le monde ! Une nouvelle circulaire part pour annoncer que la rentrée va se faire, juste un peu en retard.

## NAISSANCE DE NOTRE DAME DE VIE

Elles étaient jeunes, ces trois directrices, et courageuses, on le voit ! À cette œuvre d'éducation, elles se donnent sans compter et font preuve, non seulement de dons pédagogiques évidents, innés, pourrions-nous dire, mais aussi d'une souplesse, d'une affection et d'un respect mutuels qui leur donnent de former une véritable équipe. Et vous savez vous-mêmes, puisque vous l'expérimentez aussi, combien le travail en équipe porte d'excellents fruits et représente, pour les enfants, un modèle vivant qui éduque par l'exemple, sans besoin de paroles.

Pourtant, plus que cette œuvre commune, ce qui les unit en profondeur, c'est leur aspiration à se donner complètement à Dieu, à tendre vers un Absolu que seule, l'union à Dieu dans une prière contemplative pourrait combler. À l'époque, quand on pensait 'absolu', c'est bien souvent la vie cloîtrée, au Carmel notamment, qui se présentait à l'esprit. Elles en parlent entre elles, entrevoient un autre avenir qui leur ferait tout quitter pour Dieu et cependant, elles reconnaissent qu'elles ne se sentent pas appelées à une vie contemplative pure. C'est pourtant bien le Carmel qu'elles désirent : elles connaissent Thérèse d'Avila (hier, justement, s'ouvrait la célébration du cinquième centenaire de sa naissance...), elles sont très attirées par saint Jean de la Croix et bien sûr, elles aiment particulièrement la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus dont on parle tant au lendemain de la première guerre mondiale et qui a été canonisée en 1925. Mais alors, comment réaliser concrètement leurs désirs les plus profonds ? Elles s'adressent au Père Miel, un jésuite d'une quarantaine d'années qui prêche le Carême à l'église saint Joseph ; il ne veut pas se charger d'elles : « Votre cas me dépasse ! » répétait-il. Mais il leur conseille d'aller voir sa sœur, prieure du Carmel de Beaune où, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, l'Enfant Jésus est honoré. Cette dernière leur parle alors d'un certain Père Marie-Eugène qui pourrait sans doute les éclairer.

Elles se mettent donc en route pour le Petit Castelet, près de Tarascon, où le Père a été nommé prieur l'année précédente. La rencontre a lieu à Pentecôte



1929. Les trois directrices du Cours Notre-Dame de France invitent le Père à Marseille et l'année suivante, durant l'été 1930, il leur rend visite et s'entretient longuement avec elles. Bientôt le projet d'un « Cours d'oraison » à Notre-Dame de France prend corps et le premier a lieu ici même, dès 1931 : il se poursuivra jusqu'en 1937 et ces conférences seront l'origine de son livre ***Je veux voir Dieu***, cette somme spirituelle des saints du Carmel dont une dernière très belle édition vient juste de paraître.

C'est à l'issue de l'un de ces Cours d'oraison que les jeunes femmes se confient au Père Marie-Eugène comme représentant de Dieu pour elles et lui disent : « *Tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, nous vous le donnons. Dites-nous ce qu'il faut faire...* »

Mais le Cours Notre-Dame de France alors ? Va-t-il être sacrifié ? Est-ce finalement le Carmel qui va les recevoir ? Elles sont prêtes à tout évidemment, et même à fermer le Cours, lorsque le Père Marie-Eugène leur écrit début janvier 1932 : « *Ne vous arrêtez à aucun projet qui porterait un préjudice sérieux [au Cours Notre-Dame de France]...* » Il leur dit en substance : Ce que désire l'Esprit Saint pour vous, c'est bien une authentique prière carmélitaine, mais exercée en plein monde, c'est « *l'action et la contemplation bien unies* » dans une vie professionnelle ordinaire. Il suffira, pour la développer et l'épanouir, que vous reveniez régulièrement et même longuement, dans le silence et la solitude du désert. Elles commencèrent sans tarder puisqu'elles vinrent, à tour de rôle, de 1932 à 35, passer chacune un an à Notre-Dame de Vie pour en faire l'expérience. Ainsi est né Notre-Dame de Vie, ainsi a été sauvé, définitivement, le Cours Notre-Dame de France...

### **LA VIE AU COURS NOTRE DAME DE FRANCE**

Germaine Romieu, Jeanne Grousset et Marie Pila sont donc les fondatrices du Cours Notre-Dame de France, puis, avec le Père Marie-Eugène, les premières qui ont permis la fondation de Notre-Dame de Vie. Regardons-les tout d'abord à

travers les yeux de leurs élèves de l'époque : « *D'où venait donc cet esprit, cet amour qui faisaient notre unité ?* » s'interroge une ancienne. Et sa réponse : « *Pour toutes, il était concrétisé par ces demoiselles. Nous sentions une union très forte entre elles* ». « *L'atmosphère était très détendue entre les élèves, les professeurs et "ces Demoiselles" que nous appelions "la Sainte Trinité" - et elles méritaient ce nom - : une seule autorité en trois personnes ; trois personnes très différentes mais si unies qu'on ne pouvait pas les séparer. Un seul bureau pour les trois. Sur la table, un crocodile en ivoire mettait une note exotique, originale. Ces riens avaient leur charme... On n'aurait pas vu cela sur la table de la Révérende Mère Supérieure des Dames de Sion ! [...]* Les élèves venaient de tous les milieux sociaux. L'unité se faisait autour des trois directrices, ce gouvernement si original, si sympathique, peut-être déjà charismatique. »

L'un des éléments de formation, important à l'époque, - même s'il est contesté de nos jours - est la lecture des notes qui a lieu chaque semaine ; en voici un compte-rendu savoureux : « *Jeudi 11 heures : Toutes les classes, de la 11<sup>ème</sup> à la philo, se regroupent dans la grande salle (ici même). Assises sur des bancs rustiques, nous attendons ces demoiselles. Devant l'assemblée, une petite table entourée de 3 chaises. Sur la table, des piles de carnets de notes recouverts de couleurs différentes suivant les classes. Ainsi nous pouvons voir tout de suite, selon la place qu'occuperont nos directrices, entre les mains de laquelle nous allons échouer. Arrivée de ces demoiselles : nous les accueillons debout, en silence. Elles ne prennent jamais la même place. Tantôt Mlle Grousset préside, tantôt Mlle Pila, tantôt Mlle Romieu. Plusieurs élèves surveillent avec anxiété la place que chaque directrice va occuper et forment des vœux pour ne pas tomber entre les mains de Mlle Grousset... Et nous respirons quand Mlle Pila ou Mlle Romieu prennent nos carnets...* »

Et, comme la fin de la lecture des notes correspondait avec la sortie de midi, c'était le moment où chacune ou un petit groupe pouvait s'attarder à échanger plus longuement avec les Directrices ou autres professeurs. « *C'était le moment*

*des confidences plus intimes [...]. L'œuvre d'éducation passait aussi par-là, par ces moments, le plus souvent très brefs, mais qui marquaient pour la vie. »*

Le cœur de la vie chrétienne, il passe d'abord à travers l'enseignement (le français, la philo, l'histoire, la biologie, par ex, y étaient et y sont encore particulièrement propices), mais bien sûr aussi à travers ces échanges spontanés, les petits mots pour clore la lecture des notes, ou à l'occasion des fêtes, des retraites proposées, des pèlerinages, des activités périscolaires. En cela, les trois directrices, et toutes celles qui leur ont succédé, sont parfaitement fidèles à leur vocation de consacrées dans le monde : ce n'est pas une activité, comme la catéchèse par exemple, qui doit refléter leur appartenance au Christ mais c'est toute leur vie qui est témoignage, leur être surtout.

Évidemment, la formation spirituelle est au centre de l'éducation proposée au Cours. À l'époque, la catéchèse proprement dite se faisait à la paroisse Saint Joseph mais elle consistait surtout à apprendre par cœur l'évangile du dimanche suivant. Aucune n'a oublié ce qu'avait représenté pour elles la mémorisation de l'évangile de la Passion !

Au Cours, il n'y avait de régulier que la messe du samedi à 8 h où venaient celles qui le désiraient. « *Là, nous dit une ancienne, la sainte Vierge instruisait nos âmes sans bruit de paroles. [...] Nous vivions dans un climat de surnaturel que nous absorbions par osmose. Et l'exemple de nos professeurs et de nos directrices était plus convaincant pour notre foi que n'importe quel sermon. Il suffisait de les regarder prier et communier à la messe. »*

Autre moyen essentiel de formation, caractéristique du Cours, les fêtes. Il y en avait beaucoup plus que maintenant et chacune avait son cachet.

Importée de Neuilly par Jeanne Grousset qui en était l'âme, la Fête des Rois, pour l'Épiphanie le 6 janvier, était préparée en grand secret par la classe de secondes. À la rentrée des vacances de Noël, toutes les élèves recevaient un cadeau qui était censé correspondre à son caractère et contribuait ainsi clairement à la découverte de soi... Il y avait aussi, en juin, la fête du Sacré-Cœur, qui prenait des allures de joyeuse kermesse : « *Nous y collections le plus*

*d'argent possible, précise une ancienne, pour aider à la construction de l'église du Sacré-Cœur sur le Prado. » Et son papa de rajouter : « Avec tout ce que le Cours a donné, il a au moins offert un pilier ! » Il faut peut-être vous en souvenir quand vous y avez des cérémonies : vos aînés l'ont bâtie !*

Enfin et surtout, vous vous en doutez, la fête de l'Immaculée Conception a toujours tenu une place particulière dans la vie du Cours et de ses élèves : *« Nous aimions particulièrement le 8 décembre. C'était la fête du Cours, celle de Notre-Dame de France, notre fête. Ce jour-là, toute la maison nous appartenait. Nous étions vraiment chez nous, heureuses de cette liberté qui nous permettait de nous exprimer, de laisser déborder notre joie. Pour rien au monde, nous n'aurions manqué la messe du 8. »*

Nous venons d'admirer la chapelle rénovée dans laquelle nous avons intronisé solennellement l'Enfant-Jésus de Beaune... Alors je ne résiste pas à vous partager le récit d'une autre cérémonie, il y a exactement 86 ans. C'était en 1928, donc, l'année où le Cours a été sauvé *in extremis* le 12 septembre, en la fête du saint nom de Marie, grâce à l'abbé Pourtal et aux parents qui nous étaient déjà tout dévoués. Le 8 décembre de cette année-là a voulu être l'expression de la reconnaissance des enfants envers ND de France et leurs directrices. En voilà le récit :

*« Nous nous mettons à l'œuvre avec l'ardeur de notre jeunesse, aidées par nos professeurs. D'abord le cadeau du 8. Il sera pour la chapelle. La voûte et les murs ont déjà été restaurés, mais ils sont nus ! Alors on a l'idée de les décorer. Mlle Bertrand et sa tante Mlle Bessède, deux artistes peintres, décident de le faire. Elles imaginent des lys sur fond bleu. Projet adopté à l'unanimité. En grand secret, car ce doit être une surprise pour nos directrices, les artistes s'installent dans la chapelle et bientôt, sur les murs, une profusion de lys blancs et ors, jetés çà et là dans des positions élégantes, se détachent sur fond d'azur.*

*Surprise du cadeau avant la messe. C'est une explosion de joie de part et d'autre. Et dans cette belle chapelle, une messe avec chants inaugure cette journée unique. À la fin de la messe, le chant à ND de France jaillit de tous les*

*cœurs, plus actuel que jamais* : 'Nous avons mis en vous toute notre espérance. Daignez nous protéger, ND de France.' »

Aujourd'hui encore, ce chant nous semble « plus actuel que jamais ». Car les épreuves n'ont pas manqué au Cours, il a traversé nombre de difficultés et s'il est aujourd'hui bien vivant, sachons en attribuer la cause première à la protection de la Vierge plus qu'à tous les moyens humains mis en œuvre, même s'ils étaient et resteront toujours nécessaires.

Avec la fête du 8, l'autre joyau toujours bien vivant du Cours Notre-Dame de France, nous venons de le voir, est le groupe des Compagnons de l'Enfant-Jésus : il répond à un désir très profond du Père Marie-Eugène qui avait la conviction que l'enfant, dès son plus jeune âge, est capable de rentrer en relation avec Dieu par la foi et l'amour et qu'il était capital de développer ces dispositions-là avant l'adolescence pour que les enfants puissent tenir debout dans cette période plus difficile à vivre.

Les chroniques nous disent que le Père Marie-Eugène traversait parfois la cour où les élèves étaient en récréation et parlait simplement avec elles. Il aimait les enfants. Un jour, à la fin d'une retraite qu'il leur avait prêchée, il leur dit : *"Et maintenant nous allons prendre une résolution à main levée : deux fois par jour, fermer les yeux, joindre les mains et dire : 'Mon Dieu, vous êtes en moi, je crois en Vous'"*. La proposition fut accueillie à l'unanimité : les Compagnons de l'Enfant-Jésus sont nés ! Le Père Marie-Eugène en était tout heureux car il croyait fermement en la puissance de ce contact par la foi... Il ne se lassait pas de raconter le petit échange qu'il eut un jour avec un compagnon (une petite fille, elle est peut-être parmi nous) : « - *Tu ne t'ennuies pas avec Jésus quand tu fais ta rencontre ? Ce n'est pas trop long ? Et la petite de lever ses grands yeux vers le Père et de lui répondre, un peu offusquée de la question : - Oh, non, mon Père ! Nous sommes deux...* » Quelle joie il eut de cette réponse !

Cette rencontre avec le Dieu vivant, le Cours continue à la proposer, non seulement aux enfants du primaire mais aussi aux jeunes du Collège et du Lycée : elle leur permettra, s'ils y sont fidèles, de rester fermes dans leur foi et de

traverser les remous de notre monde à qui l'Espérance et le sens de Dieu manquent si cruellement...

L'attention aux plus pauvres, tant recommandée ces temps-ci par le pape François, était aussi et le demeure – je le sais -, partie intégrante des activités proposées aux enfants. Elle prend aujourd'hui différentes formes mais dans les années 60, on lit par exemple dans les chroniques : *« Depuis l'an dernier, une conférence de saint Vincent de Paul groupe au Cours Notre-Dame de France une quinzaine d'élèves de 2<sup>nde</sup> et 1<sup>ère</sup>. Marseille groupe une dizaine de conférences de jeunes qui se retrouve au cours d'une sortie pendant laquelle nous réfléchissons et nous discutons. Au Cours, nous nous réunissons tous les mercredis et nous nous occupons de familles et de quatre vieillards des quartiers de Vauban et de la Villette. Nous les visitons une fois par semaine, nous les avons adoptés, plus spécialement une dame surnommée Violette, qui est devenue une amie. Cet été, nous lui avons écrit, elle sait qu'elle peut se confier à nous, c'est un échange que nous voulons établir, nous ne faisons pas que leur apporter, mais nous trouvons en eux un soutien et une amitié... »*

Je n'en finirais pas d'énumérer les petites ou grandes choses qui ont fait et feront toujours, j'espère, la trame de la vie du Cours. Elle croisait souvent le souffle de la fondation de Notre-Dame de Vie dont le Cours a été l'œuvre unique pendant plus de dix ans.

Je prendrais un seul exemple de cet élan commun : le premier départ de membres de Notre-Dame de Vie en mission, aux Philippines en 1954. Y partait notamment Élisabeth Moulin, une ancienne élève, avocate, musicienne, littéraire (de la même classe que Régine Pernoud, la célèbre médiéviste). Voici ce que nous en disent les chroniques :

*« Au Cours, grande effervescence, Mlle Pila et Élisabeth Moulin partent pour les Philippines. Depuis la rentrée d'octobre, le Cours tout entier vit à l'heure philippine. Avant son départ, Mlle Pila expose aux anciennes élèves du Cours les raisons de son voyage et le but de la mission aux Philippines. Puis ce sont les*

*adieux à Élisabeth, une des premières élèves du Cours. L'émotion est grande... »*  
Voici des extraits de la lettre que les élèves de 3<sup>ème</sup> ont écrite à cette occasion, dans le style un peu romantique de l'époque :

*« Pourquoi en ce soir de novembre, une telle agitation règne-t-elle au Cours ? Malgré les cris et les rires, une grande émotion règne. C'est aujourd'hui, ce soir même du 23 novembre, la messe pour le premier départ missionnaire du Cours. La messe offre à Dieu notre chagrin. Notre chagrin, comme il apparaît petit, mesquin parmi l'envol de voix claires, chantant : « Envoie tes messagers », le beau chant du départ... Et dans la chapelle pleure notre douleur... mais chante aussi « l'Alléluia » de notre sacrifice. Alors, dans nos cœurs passe un grand souffle de générosité... Générosité des missionnaires qui s'en vont, qui se donnent à ceux qui les attendent... Descente de la chapelle...pour la dernière fois avant de longs mois, Mlle Pila nous apparaît à la rampe de l'escalier. Nous l'écoutons et notre cœur recueille ses paroles. Les petites ne comprennent plus très bien, elles ont envie de pleurer. Puis, timidement, les sourires apparaissent sur les lèvres des grandes, voulant, par leur exemple, entraîner les plus petites à leur suite. Tout le Cours sourit. Mlle Pila nous regarde profondément, voulant sans doute garder en ses yeux le reflet des élèves qu'elle chérit. »*

Ces quelques lignes reflètent bien, me semble-t-il, l'unité si forte qui unissait au Cours, les petits et les grands, les élèves et leurs professeurs, Notre-Dame de Vie et son œuvre, en un mot, l'esprit qui a présidé aux origines.

### **LA FIGURE DE MARIE PILA**

Je voudrais, pour terminer, revenir sur la figure de Marie Pila qui, au fil des années, aux côtés du Père Marie-Eugène, devint mère, au sens le plus noble du mot, mère spirituelle, éducatrice de l'amour. Lorsqu'en 1919, elle prend l'initiative d'appeler Jeanne Grousset et Germaine Romieu pour fonder avec elle le Cours Notre-Dame de France, elle n'a que 23 ans mais elle possède déjà cet équilibre, cette liberté, cette harmonie d'une femme que l'avenir allait révéler. Jeune

professeur, elle est un brin coquette, élégante, distinguée : on nous la décrit avec son tailleur noir et blanc, son chemisier couleur "fraise écrasée" - c'était la couleur à la mode - et un grand chapeau bleu marine. Toutes les élèves, paraît-il, étaient dans l'admiration. C'est pourtant la même qui s'écrie un jour : « *Mais enfin, il faut absolument que je quitte cette vie stupide que je mène !* » Car rien ne tenait en réalité devant le vide de son âme : elle ne savait comment accorder tous les « moi » de son être inquiet... Où trouver enfin une liberté qui ne soit pas factice ? Ce qu'elle n'a pas trouvé chez les philosophes, elle le trouvera, on l'a vu, chez les grands Maîtres du Carmel, et elle comprendra que la véritable liberté, ce n'est pas de choisir, c'est de consentir à être choisi, c'est-à-dire de correspondre pleinement à la volonté de Dieu sur soi, à sa vocation personnelle... « *Éduquer, disait-elle justement, c'est aider l'enfant à tirer parti de sa nature de façon à accomplir sa vocation personnelle.* »

Comme je l'ai dit tout à l'heure, elle partage toutes les tâches de l'éducation – et plus – avec ses deux amies. Elle enseigne le latin en 5<sup>e</sup>, le français en 3<sup>e</sup> et bien sûr la philosophie aux élèves du bac. Ses philosophes, ils étaient 3 en 1924 ; deux garçons (déjà mixte) : Henri Romieu et Ernest Archambaud de Vençay et une fille : Odette Cyprien-Fabre. On pouvait l'écouter durant des heures. Une ancienne raconte : « *Son enseignement était merveilleux. J'absorbais, toute jeune, sans me douter que cela me donnait toute une conception de la vie qui allait transformer la mienne. Elle faisait très souvent son cours debout, en marchant autour de la table. Elle réfléchissait devant nous. C'est elle qui m'a ouvert l'esprit et conduite à me poser des questions sur des problèmes plus profonds que ceux de la vie de tous les jours.* »

Déjà moderne dans son enseignement, elle luttait contre l'encyclopédisme qui, pensait-elle, ruine l'homme. Que dirait-elle aujourd'hui à l'heure d'internet où les ordinateurs sont maintenant dans notre poche et où le professeur n'a plus grand-chose à apprendre aux élèves en matière de connaissances ? « *Il faut former plus qu'enseigner, expliquait-elle, il ne faut pas vouloir trop armer l'enfant de connaissances, sinon vous lui enlevez le goût du combat.* » Sa formation



intellectuelle, large et exigeante, éduquait à la liberté et invitait chacun à réfléchir de façon personnelle, à penser et à comprendre par lui-même. Elle voulait ouvrir l'intelligence à plus grand qu'elle pour favoriser la recherche de la Vérité, éclairer les choix et leur donner un sens qui dépasse le court terme.

*« Elle s'adressait à des adultes, souligne une ancienne, et nous étions plongées dans un monde nouveau, un monde intérieur où nous avons tout à découvrir. »* Elle aspirait aussi à *« secouer notre torpeur de petites bourgeoises bien tranquilles. »* Oui, c'est vrai, Marie Pila voulait qu'on aille jusqu'au bout de notre réflexion et qu'on accepte de se poser les vraies questions, les questions existentielles. Elle engageait chacun, chacune, à prendre ses responsabilités, à devenir acteur de sa vie (avec l'Esprit Saint bien sûr)...Voici un extrait de l'éditorial des directrices dans la publication annuelle du Cours en 1928 : *« Le jour où vous quitterez le Cours et il vous faudra vous placer devant votre destinée, il vous faudra résoudre le problème du vivre pour vous-même. La pièce, c'est vous qui en êtes l'auteur et l'acteur, vous devez l'écrire et la jouer sous le seul aspect qui lui convienne, l'aspect de l'éternité, qui s'accorde seul à la destinée de l'homme. »*

Le grand souci de Marie Pila, comme de tout éducateur, n'était pas de rechercher l'excellence des résultats mais bien d'aider les enfants à trouver l'unité de leur être, leur équilibre de fond. C'est d'autant plus important que nous vivons dans une société au rythme trop rapide, qui ne favorise pas les échanges de l'amitié ni le développement de l'affectivité. Chacun est unique, irremplaçable, il est aimé et respecté tel qu'il est, et l'éducateur est bien conscient que la réalité du mystère de la personne dépasse toujours son expression. Avec le Père Marie-Eugène et toutes celles qui l'ont suivie au Cours, Marie Pila aimait cultiver un optimisme réaliste, dans la certitude qu'il existe toujours un chemin de croissance et de plus grande maturité, même après une expérience d'échec. L'essentiel n'est-il pas justement de faire trouver aux jeunes leur unité profonde, plus profonde que les attitudes à la mode ou les appartenances sociales ?

Dans la même ligne, elle posait cette question capitale : « *Comment équilibrer nos enfants ?* » et sa réponse, plus vraie que jamais : « *Il faut chercher un équilibre qui vient des profondeurs. Seul le sens du transcendant nous montre que notre être profond ne saurait être entraîné par les traumatismes de notre être superficiel. Il faut préparer l'enfant à trouver cet équilibre profond.* »

Tout son être était engagé dans cette mission et ce n'est pas seulement le professeur en elle qui y était attentif : « *On sentait en elle une femme complète, d'une chaleur humaine extraordinaire. [...] On se sentait sa fille. Elle avait un cœur de mère. Ce que j'aimais en elle est qu'elle était une femme complète, dans la vie concrète aussi. Elle se serait mariée, elle aurait été une très bonne épouse. Son être personnel donnait quelque chose d'ineffaçable. J'appelle cela non un professeur mais un témoin. Elle avait une richesse de vie qu'elle transmettait et que j'ai reçue. Je pense qu'elle était faite pour aimer.* » (Témoignage d'une ancienne)

Cette dernière remarque rejoint l'une des confidences de Marie Pila à la fin de sa vie, qui révèle bien la richesse de son cœur. Elle disait : « *J'aurais voulu aimer avant ma vie !* » Sur le panneau des Anciennes, vous pourrez lire : « *Mlle Pila a été pour moi une mère spirituelle, nous attirant toujours plus haut, prête à tout comprendre et à tout pardonner...* » Ce témoignage doit la réjouir car il va au cœur du cœur de sa vocation de maternité spirituelle qui est celle de Notre-Dame de Vie. Depuis longtemps déjà, Marie Pila avait réfléchi au rôle de la femme et, contemplant le mystère de la Vierge, avec ce réflexe qu'elle avait d'éclairer toute chose par « en-haut », elle avait compris que l'idéal à proposer aux jeunes, c'était justement celui de la maternité spirituelle, de cet amour supérieur capable d'assumer, sans les détruire, toutes les puissances d'aimer. Elle avait bien remarqué, d'une part, comment « *toute la civilisation actuelle diminue le sens de la maternité* » et combien, d'autre part, ce dont le monde moderne manque le plus, c'est d'une mère ! « *La maternité spirituelle, disait-elle, c'est quelque chose de normal, si on va jusqu'au bout de sa grâce baptismale. Nous avons toutes cette vocation maternelle. [...] Quelle que soit notre situation, quel que soit le*

*travail que nous faisons, quel que soit le souterrain d'angoisse, de monotonie dans lequel nous passons, tout cela, c'est pour nous faire devenir mères. »* Marie Pila regardait la Vierge Marie et avait à cœur de préciser : « *La maternité spirituelle ne réside pas dans notre nature féminine mais dans la puissance du Très-Haut qui nous couvre de son ombre... »* C'est-à-dire l'œuvre de l'Esprit Saint en nous...

On peut affirmer que, dans sa direction spirituelle, elle appliquait magnifiquement ces conseils que le Père Marie-Eugène avait envoyé à un membre de Notre-Dame de Vie : « *Daigne la sainte Vierge vous donner une ample participation à sa grâce de maternité, pour que vous en acceptiez les tâches douloureuses avec soumission, que vous en ayez la tendresse forte, la pénétration compréhensive, l'indulgence affectueuse, la patience inaltérable qui sait découvrir dans les âmes faibles et de bonne volonté, à travers les réalisations maladroites, la grâce et le choix divin, avec ses possibilités d'avenir et sa splendeur d'éternité. »*

Cette maternité spirituelle, le Père Marie-Eugène aimait rappeler qu'elle n'était pas réservée à des femmes consacrées qui y trouveraient une sorte de sublimation de leur instinct maternel. Non ! Vous pouvez avoir des enfants, être mères sur le plan physique, mais si vous vous voulez aller jusqu'au bout de votre maternité, il vous faudra progressivement, vous aussi, devenir pour vos enfants des mères spirituelles(ou pères spirituels). Cela exige évidemment un grand dégagement de soi, une pureté qui est absolument nécessaire à cette « *fécondité d'amour* ». Marie Pila, s'adressant à ses enfants de Notre-Dame de Vie, leur disait : « *Nous remplirons notre fonction (de mère spirituelle) dans l'oblation ouverte, la limpidité, l'humilité, la souplesse à l'Esprit Saint. »* Et elle ajoutait avec une grande perspicacité : « *Il n'y a que les mères spirituelles authentiques qui peuvent vraiment et efficacement collaborer avec le Sacerdoce... »*

Au moment de terminer, je voudrais simplement me demander avec vous si la figure de Marie Pila, les traits de cette maternité qui requiert à la fois tant d'exigences et d'amour vrai, ne sont pas quelque peu prophétiques pour l'Église

d'aujourd'hui. À l'heure où la femme cherche sa place dans l'Église et dans le monde, un tel exemple ne serait-il pas lumineux à bien des égards ?

Revenons maintenant au Cours Notre-Dame de France et aux paroles prononcées par Marie Pila devant tout le Cours rassemblé le jour où nous fêtons ses 40 ans, c'est-à-dire en 1959 :

*« La source contenue dans le petit ruisseau est devenue un torrent et, dans l'avenir, il sera quelque chose de plus grand... Le torrent est sorti d'une petite source mais nos espérances étaient immenses. Nous allions au-delà du torrent ! Je crois à la grâce de la Ste Vierge, à ce fleuve marial qui s'est arrêté ici pour vous, pour nous. Il y a ce que vous voyez et, à côté, toutes les possibilités. Vous verrez de grandes choses... On parle des difficultés des fondations et on dit : celles du début, quel poids elles ont porté ! Ce n'est pas tout à fait vrai. Il y a des successions plus lourdes que des fondations et le Cours est l'une de ces successions. Je trouve que prendre une source devenue torrent, ce commencement de vie devenu maturité de vie, exige des qualités, un don de générosité, un allant encore plus grands. Je dis ma reconnaissance à [ceux] et celles qui nous ont succédé et qui ont pris le torrent. »*

Nous recueillons cette reconnaissance, pour vous tous, parents et éducateurs, qui aimez le Cours, lui faites confiance et mettez à son service toutes vos énergies et votre générosité. L'Institut Notre-Dame de Vie qui a reçu l'héritage de Marie Pila et veut le faire fructifier avec vous, se joint à cette reconnaissance pour la faire sienne ce soir et vous dire MERCI. Ensemble, nous rendons grâce pour le trésor de vie et de grâce qu'avec le Père Marie-Eugène, ils nous ont laissé.

Cours Notre-Dame de France

16 octobre 2014

Claude Escallier